

# Les raisons d'une victoire et d'une déroute

Par Saïd Lounis

Il ne sert à rien d'épiloguer sur les chiffres, ni de crier à la fraude sans preuve, ni de s'interroger sur la bénédiction maraboutique des zaouïas. La victoire de Bouteflika est réellement écrasante. Et elle a ses raisons. Le combat politique ne s'arrête jamais à une élection perdue. Après la déception doit venir le temps de la réflexion avant celui de la réaction.

## LES RAISONS D'UNE VICTOIRE

Malgré quelques moments de doute, Bouteflika avait finalement réuni tous les atouts pour gagner son deuxième mandat. Son discours de campagne était très positif. Il a ramené la paix, rempli les caisses de l'Etat ainsi que les barrages, découvert de nouveaux puits de pétrole et de gaz et relancé la coopération internationale. Cette baraka, qui redonne à l'Algérie une image de pays riche et stable, a fait oublier la crise de Kabylie, les émeutes, le clientélisme et les faillites bancaires. La paix sociale et le partage de la rente restent pour les élites, les notables et les leaders d'opinion locaux, une priorité bien avant l'instauration d'une démocratie toujours reléguée au rang de l'utopie dans un pays arabe.

Bouteflika avait aussi le soutien des puissances occidentales qui ont mis en œuvre leur savoir-faire diplomatique en insistant sur la continuité et la stabilité retrouvées du pouvoir algérien. C'est ainsi qu'il faut comprendre la neutralité de l'armée. En ne s'opposant pas à la réélection de Bouteflika, l'ANP lui a donné carte blanche pour gérer l'élection à sa guise.

## L'IMPLOSION DU MULTIPARTISME

Dans la perspective de la mondialisation, la sécurité du marché énergétique, la reconfiguration du Grand-Moyen-Orient, la gestion des flux migratoires africains, la lutte contre le terrorisme... l'Algérie constitue une pièce maîtresse de l'échiquier géopolitique euro-méditerranéen. L'importance de ces enjeux planétaires pour une élection présidentielle en Algérie a échappé à la vigilance des opposants, notamment Benflis, dans la gestion de leur candidature.

La visite-caution précipitée du président français Jacques Chirac, avant même l'investiture du président algérien, est un signe de l'impatience française et européenne de jouer à fond la carte de l'Algérie et de prendre de vitesse le rival américain occupé par sa campagne électorale.

Le score écrasant de Bouteflika s'explique par la

réécriture de l'histoire de l'Algérie contemporaine à l'envers. Le président a dynamisé le multipartisme et ses repères qui ont été construits en son absence, ces quinze dernières années. En gelant le FLN, il a ramené toute l'Algérie au temps de l'autoritarisme de Boumediène et de Chadli : la toute puissance du pouvoir d'Etat face à une population démunie de l'interface d'un pouvoir partisan efficace. Dans les moments de doute et de faiblesse des partis politiques, la rue redevient massivement « pouvoiriste ». C'est la théorie connue du vote-refuge. Après avoir marginalisé le pôle démocratique en l'éliminant du champ politique institutionnel, Bouteflika a fait imploser le nationalisme démocratique moderniste que la génération Benflis a introduit au FLN.

Comment Benflis et ses compagnons ont-ils pu être aussi naïfs ? Avertis depuis plusieurs mois du scénario de l'invalidation, ils ont montré le jour du verdict qu'ils ne s'y sont pas préparés. Les mines décomposées, les yeux hagards, ils ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. Le clan de Bouteflika les a entraînés dans un juridisme procédurier qu'ils ont suivi docilement sans préparer une riposte politique décisive. Les autres partis, qui ont défilé au siège du FLN, ont manifesté un peu tard la même incompréhension de cette onde de choc qui ne va pas les épargner. En tirant vainement toutes les sonnettes d'alarme depuis des mois, les personnalités politiques, les observateurs et les journalistes n'ont pas été entendus par les états-majors partisans. C'est le jour de l'invalidation du 8<sup>e</sup> congrès que

Benflis a perdu l'élection en donnant une mauvaise réponse personnelle («*Je maintiens ma candidature !*») à une agression contre le socle stabilisateur du multipartisme qu'est le FLN.

Si Bouteflika a eu les mains libres pour dynamiser le FLN et le multipartisme, c'est aussi parce que l'ANP ne veut toujours pas d'un pouvoir partisan fort, et que les puissances occidentales voient d'un très mauvais œil une réussite de l'expérience démocratique dans un pays arabe et africain.

L'alliance autour de la candidature du zaïm (FLN redressé, RND, MSP, Enahda, UDR, UGTA, patronat, féodalités locales, etc.) relève plus du folklore tiers-mondiste que de l'intelligence politique. En matière de pouvoir partisan et de multipartisme, tout est encore à refaire... avant les prochaines échéances électorales.

## LES RAISONS DE LA DÉROUTE DE BENFLIS

Au lendemain du 8<sup>e</sup> congrès du FLN, Ali Benflis avait toutes les cartes en main pour devenir président. Son cuisant échec n'est que la conséquence d'une incroyable accumulation d'erreurs.

La 1<sup>re</sup> est de n'avoir pas démissionné au moment opportun, c'est-à-dire après le 8<sup>e</sup> congrès. Les écrits de presse en sa faveur n'ont pas suffi à rattraper cette bourde. Par la suite, ses propres aveux d'impudence à exercer ses prérogatives lui ont donné une image d'incohérence.

La 2<sup>e</sup> erreur est de n'avoir pas su exercer son pouvoir parlementaire et local que lui conférait la majorité du FLN dans toutes les assemblées élues. Il avait le pouvoir de paralyser

les institutions et le pays, donc de provoquer une élection présidentielle anticipée dans une année 2003 marquée par la guerre en Irak et la zizanie internationale qui avaient déstabilisé et affaibli le président Bouteflika.

La 3<sup>e</sup> erreur est de n'avoir pas su s'entourer de militants chevronnés capables de convaincre les leaders d'opinion locaux. Lorsqu'on confie, par exemple, une très importante mouhafadha à un ex-chaudfleur de kasma arriviste et inculte, on ne peut décemment pas influencer les puissants chefs de tribu qui orientent le choix des électeurs. Cela explique les scores ridicules à l'élection. La 4<sup>e</sup> erreur est d'avoir perdu son temps et sa crédibilité en s'attablant et en s'affichant avec des losers, des has-been, des politiciens périmés et tous les revanchards éjectés par la «centrifugeuse du système» qui ne représentent qu'eux-mêmes. La 5<sup>e</sup> erreur est de n'avoir pas su s'entourer de conseillers compétents. En dehors du microcosme politique algérois et batnéen, personne ne connaissait vraiment Benflis. Il fallait concevoir toute une stratégie de lobbying et de communication d'influence pour lui construire une image de présidentiable. Rejetant toutes les propositions qui ont afflué d'Algérie et de l'étranger, Benflis a préféré gérer seul sa communication. Il a cru suffisant le soutien de la presse écrite. Et voilà le résultat. Son discours de campagne s'est résumé à des insultes gratuites contre Bouteflika et des slogans creux. Il a donné, dans ses meetings et ses conférences de presse, l'image d'un homme agité, nerveux, revanchard,

pressé de régler ses comptes avec l'entourage du président et ses alliés. Cette incroyable accumulation d'erreurs n'a pas donné à Benflis une carrure politique d'un homme fort, serein et rassembleur, mais simplement l'image d'un Brutus, le fils qui veut assassiner le père.

Le duel Bouteflika-Benflis a longtemps laissé croire à un conflit de générations entre un homme du passé et un homme d'avenir. Avec la décantation du temps et des événements, on se rend compte que le véritable conflit s'est déroulé au sein même de la génération de Benflis. Les nouveaux leaders politiques étaient prêts à soutenir l'ambition de Benflis à condition qu'il les écoute et négocie avec eux une nouvelle configuration du partage du pouvoir. Ne voyant rien venir, ils n'ont pas voulu lâcher la proie pour l'ombre et ont préféré cautionner la réélection de Bouteflika pour conserver leurs privilèges, leurs acquis et leur avenir politique. Cette nouvelle génération d'élite au pouvoir, qui a joué un rôle décisif dans le débâcle électorale de Benflis, est constituée de deux groupes distincts et complémentaires.

Il y a les ministres bâtisseurs comme Sellaï et Rahmani. Fonctionnaires aguerris et hommes de terrain, ils sont réputés pour leur savoir-faire et leur efficacité. Appréciés des médias, ils jouissent d'une grande popularité.

Il y a les ministres militants comme Ghoul et Boukrouh. Issus du militantisme politique et d'une décantation partisane, ils ont prouvé leur efficacité, comme les ministres bâtisseurs, tout en donnant une orientation citoyenne aux

réformes qu'ils ont introduites dans la gestion de leurs secteurs ministériels.

Derrière ces leaders d'opinion, il y a toute une génération d'hommes influents que Benflis n'a pas su reconnaître et séduire, et qui se sont finalement retournés contre lui.

## L'ESPOIR DE LA R. CONCILIATION NATIONALE

Le cuisant échec des derniers éradicateurs irréductibles, qui espéraient la défaite de Bouteflika, a été amplifié par l'alliance électorale entre Sadi et Djaballah qui ont brisé le dernier iceberg qui les séparait, et ainsi donné un signal fort à leurs militants.

Sadi a enfin compris que l'intégrisme religieux a été vaincu et que l'islamisme politique est un adversaire fréquentable qui a le droit d'exister. Il a profité de cette échéance électorale pour se débarrasser des singes qu'il avait sur le dos et qui ont été squatter le dos de Benflis à son détriment. Djaballah, l'islamisme radical, vient aussi de donner à l'opinion publique un gage supplémentaire du respect de ses adversaires dans le jeu démocratique.

Cette sévère remise en place décidée par les électeurs devrait pousser les leaders politiques à plus de réalisme. Ce n'est pas en changeant de président qu'on change le système. Il faut commencer par la base de tout l'édifice : redonner aux élus locaux le pouvoir confisqué par les walis. Maintenant que la réconciliation nationale est en voie d'achèvement, la libération de toutes les énergies que recèle le pays passe par un nouveau partage du pouvoir régional et local. S. L.

# Le syndrome de Stockholm "alg rien"

Par Aliouat Ouassassa (\*)

J'avoue encore avec fierté avoir été, jusqu'au terme de notre fameuse campagne électorale présidentielle, un incondicional sympathisant du candidat Ali Benflis, pour la simple raison que j'ai pu entrevoir grâce à lui, tout juste le temps d'une bien naïve campagne, tout juste le temps d'un moment furtif, où il était inéluctablement encore notre virtuel président, une Algérie honnête, moderne, sereine et prometteuse de jours bien meilleurs pour tous ses enfants... Aurons nous tout juste fait un beau rêve, comme l'avait fait bien avant nous un certain Martin Luther King en défendant justement et peut-être imprudemment la cause du peuple noir américain, et à travers lui sans doute, celle de l'humanité tout entière... Si c'est le cas, et c'est bien manifestement le cas, alors notre mort devrait être imminente, nous aussi !

Car c'est cela même le prix à payer pour notre audace, manifestation démesurée et insensée ; d'avoir tout juste fait un beau rêve, pour notre pays, symbolisé

par notre droit à la différence et à la liberté d'expression.

Je n'ai aucunement l'intention de jouer au trouble-fête en contestant les résultats du scrutin du 8 avril 2004 ; même si tout mon être reste désormais hanté par une répulsion ineffable liée à cette date fatidique, qui l'aura définitivement maculé d'une souillure indélébile, évoquant curieusement la prémonitrice désillusion qu'éprouverait une jeune vierge tripotée et abusée à l'encontre de son vieux et pervers soupissant.

Il n'en demeure pas moins que le résultat de ce scrutin (aussi contesté qu'il puisse l'être) révèle néanmoins et de toute évidence une certaine volonté populaire palpable et indéniable à renouveler sa confiance dans le régime politique du président-candidat M. Bouteflika. Nous devrions tous le reconnaître, au risque d'être jugés par ce même peuple, comme ridicules et de mauvaise foi, en plus d'être des perdants naïfs.

Mais comment en sommes-nous arrivés là ? C'est plutôt cette question que je serai amené à me poser, car devant

toute mort suspecte, une autopsie est requise.

Autrement dit, comment le président-candidat avait-il pu jouir d'une telle quasi unanimité populaire, frisant la folie collective, au moment où une réelle opportunité de changement lui ouvrait les bras, sans contrainte ni chantage méprisant ou méprisable. Ma lucide et douloureuse réflexion fut aussitôt traversée par une vieille anecdote bouteflikienne du temps de son premier mandat, où tout en feignant absoudre son prédécesseur, Chadli Bendjedid, de ses erreurs, il le comparait avec son mépris hautain (dont il détient le secret) à un pilote ignare, à qui on (l'armée) avait confié le commandement de l'avion (l'Algérie). Il va sans dire que par cette réflexion, il cherchait plus à le descendre qu'à le défendre, avec un couteau dans le dos.

Seulement maintenant, j'ai envie de prendre cette même anecdote et la lui renvoyer à sa vieille et laide figure, tout en lui rappelant que lui-même avait fait bien pire que son prédécesseur en détournant comme un machiavel ce

même avion, et presque à lui tout seul, et le «peuple otage» de sa dictature et de sa *hogra* a fini curieusement et contre toute attente par lui renvoyer des signaux de sympathie collective, bien connus dans la littérature psychiatrique sous le nom de «*syndrome de Stockholm*» (il s'agit en fait d'un avion détourné à Stockholm par des pirates de l'air, qui ont réussi à séduire leurs otages par la terreur en les manipulant mentalement. Cette séduction fut telle que même après l'arrestation des ravisseurs, ces mêmes otages sont devenus leurs fervents défenseurs, allant jusqu'à leur payer les meilleurs avocats du pays de leur propre poche !). Mais cette fois, ce syndrome est politique et bien algérien, avec la particularité d'être orchestré par un seul homme pour tromper tout un peuple... Quant à moi, cher Président, vous pouvez d'ores et déjà m'éliminer, car j'ai su enfin transcender ma peur en prenant définitivement conscience que l'Algérie m'appartient à moi aussi, même si je ne prendrai jamais ce maudit avion...

A. O.

(\*) *Ecrivain - Télessa*